

- L'auteure du "Cœur cousu" marche sur le fil du réalisme magique.
- Envahie par les ronces et roses fauves, une lignée de femmes voit son histoire se répéter, de mère en fille.
- Une rencontre et un récit foisonnants.

La plume jardinière de Carole Martinez

Entretien Laurence Bertels

Conteuse talentueuse, Carole Martinez aime les histoires cousues de fil sombre, complexes, nourries de secrets et d'étrangeté, qui laissent au destin le soin de bégayer. Pour emmener le lecteur dans les méandres de sa pensée et de son imaginaire, aussi foisonnant que les ronces, personnage à part entière du roman, elle marche, fine équilibriste, sur le fil du réalisme magique, un peu à la manière de Gabriel García Márquez (1927-2014), toutes proportions gardées. On croisera d'ailleurs, dans *Les Roses fauves*, presque autant de Dolorès que de Buendía dans *Cent ans de solitude* (Editorial Sudamericana, 1967).

Un petit arbre généalogique n'aurait certes pas été superflu et Carole Martinez avoue y avoir pensé, mais l'essentiel n'est pas là. Il suffit de se laisser porter et de suivre ce récit gigogne, soir après soir, comme on le ferait pour des contes à la veillée.

De passage à Bruxelles, aussi volubile que sa plume, le cheveu relevé en chignon flou, l'auteure française retire son masque deux secondes, le temps d'un sourire et des présentations, lors d'un entretien, distancié, certes, mais présentiel, qui s'achèvera le lendemain au téléphone, couvre-feu et horaire de train obligent.

D'une belle humilité, malgré le réel succès d'un premier roman, dont la virtuosité force l'admiration, Carole Martinez se montre aussi généreuse que les femmes de ses récits.

"Les Roses fauves" semble répondre au "Cœur cousu"...

Je dois cette idée à une lectrice. Dans *Le Cœur cousu*, l'héroïne brode un petit cœur pour la vierge de son village en Espagne. Mon éditeur a donné ce titre à mon roman, qui devait s'appeler *Traversée*. Du coup, j'avais l'impression que ce n'était pas à moi. Je le trouvais limite fleur bleue. Un jour, une femme m'a parlé de cette tradition en Espagne. J'ai trouvé l'idée splendide. Elle a rempli mon titre et m'a inspiré ce nouveau roman, comme une sorte de rebond.

Vous êtes entrée en littérature sur la pointe des pieds, mais le lecteur, peu à peu, vous a ouvert grand les portes de la reconnaissance...

J'ai eu une chance incroyable! Je n'étais pas dans cet univers de la littérature. J'étais prof de lettres, je ne connaissais rien au monde de l'édition. Je ne me sentais pas autorisée à être publiée.

On dit qu'il existe des écrivains architectes et d'autres, jardiniers. Vous semblez appartenir à la seconde famille...

Je ne connaissais pas cette expression! J'adore cette métaphore végétale, car il y a toute une partie des textes qui restent souterrains, les rhizomes que je peux travailler. Je n'ai pas de plan établi. J'ai des boutures. J'écris quand j'en ai le désir. Je mets quatre ou cinq ans pour écrire un livre. Les choses poussent sans moi. Quand j'attaque un roman, je travaille beaucoup à l'oral, et je raconte longtemps mes histoires. C'est le regard des gens qui écoutent



"Mettre à chaque fois les femmes au cœur de mes romans me plaît d'autant plus qu'il y avait beaucoup de silences."

Carole Martinez
auteure des "Roses fauves"